ore là et il n'y a pas lieu d'examiner ce côté de la question.

Quant aux populations, il est impossible de se tromper sur ce qu'elles pensent. Il suffit de demander quelles seraient les conséquences immédiates de la transaction proposée. En premier lieu la dette publique monterait rapidement au pair, c'est-à-dire que les fonds autrichiens, qui aujourd'hui trouvent à peine de craintifs acheteurs à 50 p. c. de perte, jouiraient bientôt de la plus grande faveur. Deux milliards deux cent soixante-huit millions de florins représenteraient une chose qui à présent vaut à peine un milliard en argent.

Ceci est un sentiment, une conviction universelle, qui s'est fait jour déjà, et très-clairement, après Magenta, après Melagnano, après Solferino : chaque défaite de nos troupes a été suivie d'une hausse des fonds autrichiens, parce que chaque défaite augmentait l'espérance d'une cession qui aurait clos à jamais l'ère de la présente situation financière.

Un tel résultat doit vivement intéresser aussi le monde des affaires dans toute l'Allemagne, car la malheureuse oscillation du papier-monnaie autrichien affecte gravement les autres marchés allemands. Au surplus, si l'on réfléchit que la moitié peut-être des consolidés autrichiens se trouve à Francfort, à Leipzig, à Hambourg et dans d'autres villes allemandes non autrichiennes, on ne peut se refuser à reconnaître l'immense avantage qui résulterait pour l'Allemagne d'un événement destiné à doubler la valeur de ces fonds.

Et l'honneur du souverain? qui ne voit qu'il serait mieux sauvegardé par un magnanime acquiescement aux vœux et aux intérêts des peuples, que par une guerre sanglante, à la suite de laquelle le fatal différend serait tranché, ou bien par une cession forcée, ou bien par le rétablissement d'un état des choses intolérable aussi bien pour l'Autriche que pour l'Italie, et toujours menaçant pour la paix européenne?

Ces considérations, que j'ai brièvement et faiblement esquissées, ne sont peut-être pas toutes nouvelles, mais elles sont très-sérieuses, et tout le monde en comprend ici la justesse et la vérité.

(Corr. partic. de l'*Ind. belge.*)

Italie.

Turin, 3 décembre. — Les batteries des royaux à Gaëte font depuis deux jours un feu continuel pour inquiéter les travailleurs sardes. Les projectiles lancés de la batterie de la *Reine* arrivent jusqu'à Monte-Conca, où se font de grands travaux, ce qui prouve que l'ennemi a des canons rayés dont la portée est de plus de 4,100 mètres, ce qui est fort respectable. Toutefois, le tir de la place fait peu de mal aux soldats du génie, et environ 20 pièces de gros calibre sont déjà montées sur les hauteurs des Capuccini et Monte-Erta.

Il y avait à Gaëte environ 500 Napolitains malades; une convention passée entre les royaux et Cilaldini a permis, dit-on, de les transporter à Caserte. Un pareil acte prouve de nouveau l'humanité de Cialdini.

Le télégraphe a dû vous transmettre sommairement les détails principaux de l'entrée de Victor-Emmanuel à Palerme; nous recevons des lettres aujourd'hui qui nous prouvent que la dépêche officielle n'était pas exagérée quant à l'enthousiasme de la population. Cette réception n'est-elle pas la meilleure réponse aux calomnies dont le prodictateur Mordini a été l'objet de la part de plusieurs journaux?

Voici les dernières paroles que le prodictateur de Sicile a adressées aux habitants de cette île avant de remettre les pouvoirs entre les mains du roi :

«Italiens de la Sicile!

»Aujourd'hui je suis heureux de pouvoir proclamer que, par votre conduite, vous vous êtes montrés dignes de l'Italie et du héros qui vous contemple aujourd'hui de Caprera.

»Le jour où j'ai pris congé de lui à Naples pour retourner en Sicile, me serrant fortement sur sa poitrine, il m'adressa ces mots: «Adieu! »nous nous retrouverons toujours sur la voie »du devoir et de l'honneur.»

»A vous, mes frères, à vous Siciliens, l'âme pleine d'émotion, je répète ces paroles de Garibaldi: «Adieu! nous nous retrouverons toujours avec lui sur la voie du devoir et de l'honneur.»

»Vive Victor-Emmanuel! roi d'Italie.

»Palerme, 26 novembre 1860.

»Le prodictateur, MORDINI.»

Aujourd'hui, nous recevons le texte de la proclamation adressée par Victor-Emmanuel aux Siciliens. Vous la trouverez sans doute dans les journaux du soir, malgré l'heure avancée à laquelle elle est arrivée. J'y remarque cette phrase: «Le gouvernement, tout en respectant sincèrement la religion, maintiendra intactes les anciennes prérogatives qui font la dignité de l'Eglise sicilienne et la garantie du pouvoir civil.»

Il est toujours grandement question du voyage du roi en Sardaigne.

La *Gazette officielle de Pérouse* publie plusieurs lettres du colonel Schmidt et du cardinal Antonelli qui viennent une fois de plus confirmer les horreurs commises à Pérouse lors de la réoccupation de cette ville par les troupes pontificales en 1859: on y voit étalés, avec un cynisme et une tranquillité qui effrayent, les détails les plus révoltants; vous pouvez en juger par ces quelques lignes:

«*Le colonel Schmidt au délégué de Foligno.*

«La dévastation de la part de la troupe en entrant à Pérouse a été grande. La population est pleine d'avilissement et d'épouvante qui s'évanouira avec le temps.»

«*Le capitaine Mazzotti au délégat de Foligno.*

»On ne connait pas le nombre des habitants tués, mais il est considérable; le bourg de San-Piétro a été saccagé (*sacchegiato*), et en plusieurs endroits incendié. La valeur des troupes est indescriptible.»

«*Le cardinal Antonelli au colonel Schmidt.*

»Le saint-père vous bénit, ainsi que les officiers et tout le régiment. Envoyez-moi les noms des officiers et soldats qui méritent d'être distingués.»

Grâce à Dieu, la domination pontificale est à jamais expulsée de ces provinces. Les élections communales et provinciales sont terminées dans les Marches et l'Ombrie; un grand nombre d'électeurs y ont pris part. Tous les maires sont élus, et leur nomination approuvée par les commissaires royaux. La représentation légale de ces provinces est donc dès à présent constituée. Les conseils provinciaux seront prochainement réunis. (*Siècle.*)

Voici la proclamation de Victor-Emmanuel aux Siciliens, dont il est question plus haut:

«Peuples de la Sicile!

»C'est avec une profonde émotion au cœur que je mets les pieds dans cette île illustre, qui autrefois, comme un augure des destinées actuelles de l'Italie, eut pour prince un de mes ancêtres; qui de notre temps élut pour son Roi le frère que je pleure, et qui aujourd'hui m'appelle par son suffrage unanime à étendre sur elle les bienfaits de la liberté et de l'unité nationale.

»De grandes choses se sont effectuées en peu de temps; de grandes choses restent à faire, mais je suis convaincu qu'avec l'assistance de Dieu et du courage des peuples italiens, nous mènerons à fin cette magnanime entreprise.

»Le gouvernement que je viens constituer ici sera un gouvernement de réparation et de concorde. En respectant sincèrement la religion, il maintiendra intactes les prérogatives qui sont l'honneur de l'Eglise sicilienne et la garantie du pouvoir civil; il fondera une administration qui rétablisse les principes moraux d'une société bien organisée, et en faisant refleurir par un incessant progrès économique la fertilité de son sol, son commerce et l'activité de sa marine, il rendra profitables les dons que la Providence a largement répandus sur cette terre privilégiée.

»Siciliens,

»Votre histoire est l'histoire de grands faits et de généreuses entreprises; aujourd'hui il est temps pour vous, comme pour tous les Italiens, de montrer à l'Europe que si nous avons su conquérir par notre valeur l'indépendance et la liberté, nous savons aussi les conserver par l'union des cœurs et par les vertus civiles.

»Palerme, le 1er décembre 1860.

»VICTOR-EMMANUEL.»

Les *Nationalités* publient la dépêche suivante de M. le ministre des affaires étrangères aux ambassadeurs de S. M. François II, auprès des grandes cours de l'Europe :

«Gaëte, le 12 novembre 1860.

»Excellence,

»Bien que la révolution des Deux-Siciles ait conduit à terme avec une merveilleuse rapidité la ruine complète du royaume, que d'iniques et mystérieux artifices préparaient de longue main, cependant la majesté du roi notre auguste maître n'a jamais cessé de lui résister et dans cette œuvre non moins glorieuse qu'infortunée de résistance énergique, il a été fait d'héroïques efforts de constance et d'énergie qui resteront comme un monument éternel dans notre histoire.

»Sa Majesté était excitée par la conscience de deux devoirs fortement enracinés dans son âme royale, dont les nobles pensées s'inspirèrent plus que jamais à cette loi morale qui est la règle suprême des actions des hommes et surtout des princes.

Ces devoirs sont :

»1° L'obligation de conserver et de défendre la monarchie des Deux-Siciles, auguste héritage qui lui fut confié par ses ancêtres.

»2° Le respect de ce lien fraternel qui devrait unir les monarques ensemble à raison de la mission divine qui leur est commune et de la conformité de leurs intérêts.

»Il n'est pas nécessaire de raisonner longuement de la première obligation qui incombait à Sa Majesté, ni de la manière dont elle fut accomplie.

»Tout gouvernement qui a des siècles d'existence, trouvant sa raison d'être en lui-même, dans les traditions historiques et dans les conditions des peuples, considère comme son premier devoir celui de se maintenir, de se défendre et de combattre quiconque en menace l'existence.

»Maintenant tout le monde sait comment l'armée minée et décomposée par les manœuvres pernicieuses de la révolution, la marine désertée et perdue, la trahison et l'indiscipline qui avaient pénétré jusque dans la cour et dans le conseil, signalaient épouvantablement une catastrophe imminente et une dissolution totale du royaume.

»Cependant le roi N. S., résistant avec un héroïque courage aux vils conseils de ceux qui l'invitaient à une fuite honteuse, s'enfermait dans les premiers boulevards du royaume, et là mettant en œuvre toute son activité et son étude, réussit en très-peu de temps à réunir et à reconstruire une armée très-peu nombreuse, mais d'une fidélité et d'un courage capable de pouvoir tenter de nouveau le sort des combats.

»Les glorieuses entreprises de cette poignée de braves sont connues de toute l'Europe, et même la presse menteuse et malveillante de la révolution ne sut ou n'osa pas les démentir.

»L'ennemi fut repoussé dans ses attaques et chassé de ses fortes positions, les princes royaux exposèrent aux dangers, leur vie précieuse sur les champs de bataille où se célébrèrent les victoires de leurs aïeux; le roi lui-même se signala le premier parmi les combattants et vit tomber à ses côtés les martyrs qui s'immolaient pour la cause sacrée.

»La révolution en fut frappée et confuse, le peuple fidèle qui souffrait impatiemment son joug tyrannique, commençait à s'agiter et tout présageait le retour triomphal du roi légitime dans le sein de sa capitale, lorsqu'un autre souverain parjure et déloyal à la tête d'une armée puissante descendait tout à coup dans les Etats du roi afin d'apprendre à toute l'Europe que cette révolution était son œuvre et qu'il ne voulait pas en perdre le fruit honteux.

»Alors, force fut de renoncer à la première pensée de la guerre, de se limiter seulement à la défensive, ne pouvant pas avec une petite armée déjà fatiguée par les privations et les dangers soufferts, marcher en avant en laissant derrière elle un ennemi fort et discipliné qui venait l'attaquer.

»Une série de retraites stratégiques, parmi lesquelles l'armée piémontaise ne peut pas compter une victoire décisive, fut dès-lors entreprise, et les troupes royales se virent en partie forcées à traverser les frontières pontificales et en partie à se resserrer sous les murs de Gaëte.

»Au moment où je vous écris il ne reste plus au roi que la seule forteresse de Gaëte et celle de Messine, derniers boulevards de l'autonomie de ce royaume, jadis si puissant et si beau, des Deux-Siciles.

»Ils seront défendus avec cette constance et cette bravoure qui sont les vertus propres à l'auguste dynastie des Bourbons. Mais comme la résistance des forteresses dépend nécessairement de mille circonstances diverses qu'il n'est pas nécessaire d'énumérer, il est assez probable que cette défense ne pourra pas être aussi longue que les souverains d'Europe semblent le désirer.

»Et quand l'heure fatale et inévitable de la reddition sera venue, notre auguste souverain, au milieu des larmes de ses fidèles et avec cette résignation pleine de dignité qui est un caractère distinctif de son auguste famille, descendra de son trône et se souviendra avec une juste et noble fierté de n'avoir failli à l'accomplissement d'aucun de ses devoirs.

»Il me reste encore à examiner si S. M., en payant généreusement la dette qui l'unissait aux autres souverains, en a reçu en échange ces secours et ces bons offices qu'il avait droit d'attendre; vous comprendrez que cette tâche sera aussi facile et concluante que la première.

»Depuis sept mois que la révolution triomphe dans le royaume, toujours plus ouvertement favorisée par un gouvernement pervers et parjure, le roi, notre maître, n'a pu rien obtenir de la part des souverains de l'Europe, auxquels il espérait que sa cause était chère, si ce n'est des expressions inefficaces d'affectueuse sympathie.

»Les graves périls d'une petite armée, les pressantes et dernières pénuries du trésor royal, les violations effrontées du droit des gens, l'ambition illimitée d'une révolution qui ne s'arrêtera jamais, tout enfin fut exposé aux yeux des grandes puissances de l'Europe, et à tout elles ne surent ou ne voulurent répondre que par des vœux ou des conseils.

»Ni les intérêts des dynasties, ni les dangers communs, ni ceux des anciennes amitiés et alliances ne furent capables de dissuader les cabinets européens de cet indifférentisme politique dont ils ont fait preuve en assistant impassibles à la chûte d'une monarchie seculaire.

»L'Empereur des Français seul, (et c'est un devoir pour nous de justice et de reconnaissance de l'avouer hautement) donna le généreux exemple de vouloir sortir de cet état d'universelle apathie. La loyale et monarchique Angleterre osa le lui reprocher amèrement, tandis que les autres cabinets se limitaient à le laisser se risquer seul dans la magnanime entreprise qu'il tentait.

»L'envoi de l'escadre française dans les eaux de Gaëte, et l'accueil fraternel fait aux restes fidèles et valeureux des troupes royales sur le territoire pontifical par les soldats de la France, sont des résultats qui resteront à jamais gravés dans le cœur du roi notre souverain, et dépassent de beaucoup les protestations d'amitié offertes à S. M. par le reste de l'Europe.

»Le roi notre souverain espérait, en dernier lieu, que la réunion de Varsovie amènerait à l'idée d'un congrès européen, qui seul aurait pu mettre un terme aux violences brutales de la force qui renverse et se moque de toutes les lois les plus sacrées et les plus anciennes : au nouveau principe de la souveraineté populaire dont on fait un si étrange abus, il fallait donner pour contrepoids l'antique droit public qui est le fruit de la sagesse et de la morale des siècles, afin que de la disscussion pacifique de ces principes opposés et de l'impartial examen de tous les prétextes naquît un ordre nouveau concordant avec les principes et acceptable par les peuples rentrés dans la sagesse et la paix.

»En dehors de la mise en pratique de cette grande idée, il n'y aura jamais de paix pour l'Europe. Tout système qui se limiterait à vaincre l'obstacle matériel aux intérêts présents ouvrira le chemin à la révolution qui se propose le renversement successif de tous les trônes puisque on se détacherait de cette grande unité de principe qui fait la sauvegarde des couronnes et la garantie de la paix et de la prospérité des peuples. Ces principes admis, V. Exc. sentira aisément de quel douleur devra être oppressé notre auguste souverain quand elle saura qu'un si beau dessein restera nul par le fait des puissances qui considéraient avant tout leurs rancunes particulières et des questions d'une importance secondaire au lieu des grands principes de l'ordre universel et de la sécurité des trônes.

»En conséquence, au nom du roi, je vous charge d'être le propagateur de l'idée que je vous expose auprès du cabinet près duquel vous êtes accrédité, et si elle n'est pas acceptée comme nous l'attendons, de demander formellement au ministre des affaires étrangères les intentions de son gouvernement relativement à la crise dernière et imminente de la monarchie.

»D'après cet ordre souverain, vous donnerez copie et lecture de la présente dépêche au même ministre, et vous me ferez savoir soigneusement le résultat de cette communication qui servira au roi de règle de conduite pour l'avenir.

Signé : CASELLA, m. p.

A. S. E., etc., etc.

Angleterre.

Le *Morning Post* publie les détails suivants sur la visite de l'impératice Eugénie au palais de Windsor :

» L'impératrice Eugénie est arrivée hier après-midi à Windsor, dans une des voitures gala de l'administration du chemin de fer du Great Western, pour rendre visite à Sa Majesté et au Prince-Conjoint. Conformément aux désirs exprimés par l'impératrice que sa visite fût strictement considérée comme privée, il n'y a pas eu de garde d'honneur, et même l'heure à laquelle Sa Majesté pouvait être attendue fut annoncée aux fonctionnaires à peine une heure avant son arrivée, et par conséquent il n'y eut pas de grande foule à la station.

» Le prince-conjoint, accompagné de lord Charles Fitzroi et du major Du Plat se rendirent à la station à une heure, et attendirent l'arrivée de Sa Majesté dans le salon royal. L'impératrice arriva à une heure et dix minutes. Le prince-conjoint traversa les rails et alla serrer cordialement la main à Sa Majesté au moment où elle descendait de sa voiture. Sa Majesté prit le bras du prince et, après avoir passé le salon, elle entra dans une des voitures de la cour et partit avec le prince pour le palais de Windsor; deux autres voitures suivirent avec les personnes de sa suite.

»A l'embarcadère se trouvaient, pour recevoir l'Impératrice: le major Henry Driven, lord Grey, lady Bruce, le colonel Dalrymple des fusiliers écossais, le vicaire de Windsor, M. Henry Stevens, le capitaine Layard, M. Matthews et les magistrats du bourg.

»Au départ de la station et le long de toute la route, jusqu'au château, l'Impératrice fut accueillie par des acclamations bruyantes et le carillon de l'église de St.-Jean joua pendant toute la durée de son séjour.

»Après le déjeuner, l'Impératrice prit congé